

XYZ. La revue de la nouvelle

Les chats de sa vie

Odile Tremblay



Numéro 139, automne 2019

Chats : on les adule, on les exècre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, O. (2019). Les chats de sa vie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 31–33.

Les chats de sa vie

Odile Tremblay

MA MÈRE a été élevée par des chats. Ou plutôt des chattes aux noms masculins. D'abord, une blanche: Franco (baptisée en l'honneur du général Franco, encore admiré dans le Québec de l'époque), puis Toto Carotte, à la robe bigarrée. Chacune à son tour l'a réchauffée la nuit, lui prodiguant l'affection et l'attention indispensables à tous les humains. Aux petits, surtout.

Enfants, nous connaissions par cœur les traits des félins pédagogues: Franco, bourrue mais tendre, et Toto, fine et inquiète, grande gobeuse de mouches, sans qu'on les ait jamais rencontrés, tant ma mère s'y référait souvent. Sur ses frères et sœurs, sur son père même, elle gardait le silence. De toute évidence, ceux-ci avaient joué un rôle mineur dans l'éducation des premières années, et leurs visages s'évanouissaient au milieu du grand brouillard des amnésies infantiles.

Des servantes l'habillaient, l'envoyaient à l'école. Mon grand-père, avocat à l'aise, occupé, dépressif à ses heures, se délestait sur sa domesticité du soin d'apprêter et de nourrir sa progéniture. Aux chats revenait l'essentiel: accorder à ma mère amour et soutien, recueillir ses confidences de cadette rabrouée par la fratrie, éponger ses larmes et se laisser caresser sans fin derrière les oreilles, en ronronnant de félicité.

De cela et d'autre chose, ma mère nous entretenait souvent. Ses souvenirs sont si imbriqués aux nôtres qu'on éprouve du mal à les départager. Avec le trou noir d'une absence jamais comblée.

Je la revois presque lire dans l'arbre aux confins de l'immense propriété paternelle de Lévis. Franco ou Toto Carotte l'y rejoignait en guettant du coin de l'œil quelque oiseau. Les religieuses visitandines, derrière le mur mitoyen, égrenaient leurs prières au vent.

Le bonheur est parfois fugace et s'accroche aux branches basses d'un érable à Giguère. Surtout quand le chat botté 31

du conte de Perrault infiltre des rêveries en s'écriant : « Au secours ! Mon maître le marquis de Carabas se noie ! » Ma mère attendait ses visites. Il ne s'annonçait pas avant de surgir. Le félin imaginaire lui narrait ses exploits. Toto Carotte se recroquevillait, jalouse.

Même le chat du Cheshire, réduit à son seul sourire carnassier, émergeait d'*Alice au pays des merveilles* pour pénétrer le monde de l'enfant solitaire, isolant ma mère des humains volubiles dont la pointe des chapeaux s'agitait rue Saint-Georges. « J'ai déjà vu un chat sans sourire, mais jamais un sourire sans chat », songeait-elle à la suite d'Alice, en souriant de concert. Mais les larmes suivaient vite.

C'est que ma grand-mère, tuberculeuse et confinée au sanatorium, avait délaissé plusieurs années durant la grande maison lambrissée. Les carences affectives de sa petite dernière étaient comblées de leur mieux par des bêtes à poil doux, avec force lacunes pédagogiques, pardonnables, certes, mais lourdes de conséquences...

Quand ma grand-mère revint au bercail, un poumon et demi en moins, elle fit tuer Toto Carotte, au chagrin inouï de son enfant ; affolée je crois par les liens trop étroits qui unissaient chatte et fille, et cherchant à reconquérir celle-ci, à la ramener au royaume des humains. En vain !

À l'âge adulte, ma mère était demeurée mi-femme, mi-chatte, joueuse et enfantine, changeante, sortant sans prévenir ses griffes ou ses pattes de velours, tâchant parfois de recréer avec l'un d'entre nous l'osmose primitive du sphinx à visage humain et à corps de chat. On émergeait de son giron tour à tour perplexes, méfiants et séduits. Pas très assurés sur nos pattes. Si vulnérables...

Avoir des chattes à la place d'une grand-mère peut être source d'angoisse, mais également d'orgueil. Longtemps, j'ai eu l'impression d'appartenir à une lignée mythologique, comme les anciens pharaons, m'identifiant aux demi-dieux familiers des sommets de l'Olympe et de la terre des hommes. L'imagination était mon palais, ma filiation baroque, un titre de noblesse. On s'affirme rêveur d'une génération à l'autre.

Surtout quand des chats s'agrippent, toutes griffes dehors, à votre arbre généalogique.

Même sous l'emprise de la maladie d'Alzheimer, ma mère n'avait jamais oublié les complices de son enfance ni renoncé aux caresses félines. Sa Noiraude est sa compagne de sommeil et de veille, cajolée sans fin, observée jusqu'à l'obsession.

« J'ai commencé ma vie avec une chatte blanche, je la finirai avec une noire », résumait-elle, encore lucide, cramponnée à des poils doux, au seuil du naufrage.

Parfois son existence, pourtant si active, se résume dans ma pensée à la chaîne des chats qui l'ont traversée : Pantoufle, à l'innombrable descendance, Cléopâtre, noire et acariâtre, l'enjoué Fanfaron. Et cette fidèle Noiraude, vieille, infirmière à ses heures, qui l'assistait aux heures d'angoisse, la réveillait quand des cauchemars atroces la faisaient tressauter.

Il me semble depuis lors que mari, enfants, passions, travail et amis ne furent auprès des félins de sa vie que des ombres presque effacées dans les replis d'une mémoire en fuite. Je leur laisse préséance et m'incline. Mais c'est dans la lecture d'écrivains chats, Colette ou Léautaud, que je cherche à tâtons mon héritage.

Et dehors, je salue du cap tous les matous et minettes de ruelle pour sentir leurs troublants regards de connivence. Ils me reconnaissent. Nos secrets sont profonds, nos liens fragiles et douloureux. Je leur dois tout et rien : un appel, un glissement furtif, un manque, une peur, un ronron sans retour.